

L'alouette et le sillon

À la mémoire d'Yves Jeanneret

Jean Lacoste

Qui ne connaît l'alouette, ne serait-ce que pour la célèbre et cruelle comptine ? Mais l'oiseau est en fait bien mystérieux. Oiseau des champs, comme ne de la terre labourée et pourtant oiseau qui migre au loin l'hiver pour revenir au printemps, très tôt, quand la neige n'a pas encore disparu. C'est dès février que l'alouette annonce le printemps par un chant reconnaissable entre tous et un vol (celui, nuptial, du mâle) très symbolique : une ascension à-tire d'aile, en spirale, suivi d'une chute rapide. Il se laisse tomber « comme une pierre ». Jules Michelet, dans son beau livre sur *L'Oiseau*, note avec une grande justesse une autre particularité : « Bien autrement puissante de voix et de respiration la petite alouette monte en filant son chant et on l'entend encore quand on ne la voit pas¹. » Invisible et pourtant présente, au vol très symbolique, elle est annonciatrice... comme Anne, la mère de la Vierge selon la tradition.

Quand Romain Rolland, se mettant, dit-il, à l'écoute de ses aïeux, entreprend en 1913 d'écrire le journal de Colas Breugnon, un artisan ébéniste de Clamecy des débuts du XVII^e siècle, il choisit d'organiser son livre selon le rythme, sur un an, des saisons et des fêtes, et il commence par la Chandeleur, cette « fête des chandelles », d'origine juive, du 2 février, qui fait mémoire de la Présentation de Jésus au temple et de la Purification de la Vierge. Le 2 février, n'est-ce pas un peu tôt pour célébrer l'arrivée du printemps ? Mais tel est l'usage de l'alouette. C'est sous la forme d'une légende, celle des trois petits oiseaux, que le grand-père Colas Breugnon explique à sa petite-fille Glodie pourquoi l'alouette est associée au printemps. Tel Prométhée volant le feu pour le donner aux hommes, trois « hardis compères », Roitelet, Rouge-Gorge et « l'amie Alouette », tentent de s'emparer du « feu soleil », assimilé à un brûlant grain de millet, pour le rendre aux hommes ; les deux premiers s'y brûlent, et en portent la marque, les « taches de roussi » du roitelet et le poitrail du rouge-gorge. « Alors Alouette arrive, (...) rattrape au vol la flamme qui se sauvait

pour remonter au ciel » et « preste, prompte, précise comme une flèche, sur la terre tombe et du bec enfouit dans nos sillons glacés (Je souligne, J. L.) le beau grain de soleil qui les fait pâmer d'aise² ». Plus tard, dans *Le Voyage intérieur* de 1942, quand il voudra évoquer les joies secrètes du chant qu'il avait éprouvées adolescent, prisonnier d'un milieu austère, il en revient à l'alouette et au « grain de feu que l'alouette de la Chandeleur cache au fond du gosier³ ».

La légende n'interdit pas au grand-père, de saisir, en naturaliste, les particularités de ce vol de l'alouette, cette ascension rapide et cette chute tout aussi prompte, et ce chant puissant qui vient dont on ne sait où. Le soleil de février est encore faible sans doute mais c'est dans l'attente d'une sorte de résurrection qu'Alouette enfouit dans le sol « le beau grain de soleil » qui va réchauffer la terre. L'envolée de l'oiseau semble associée par contraste aux sillons – aux « sillons glacés » – de la terre des morts et de l'activité humaine.

Le couple alouette-sillon semble avoir eu pour Romain Rolland une forte valeur symbolique et prophétique, avec ce qu'il suggère de la relation entre la terre, avec ses « sillons glacés », et le ciel, traversé par le chant invisible de l'oiseau. Bien des choses se combinent dans ce premier chapitre de *Colas Breugnon*, avec ce conte charmant de l'alouette, qui joue avec l'idée de résurrection, ou de retour de la vie. Mais aussi de deuil.

Colas Breugnon paraît dans les premiers mois de 1919 ; en mai de la même année, la mère de Rolland décède. Ce dernier, très affecté, écrit à son amie italienne Sofia le 20 mai 1919 : « Ma pauvre mère est morte hier, après des jours de souffrances... Vous comprendrez ma douleur. Elle était ma compagne de toute la vie, ma confidente et mon appui. Nous partons demain pour la Nièvre, où elle a toujours désiré que son corps reposât⁴. » Il écrit quelques jours plus tard le 28 mai à sa « chère Sofia » : « Du moins le voyage à Clamecy a été dans sa tristesse une sorte d'apaisement.

1. MICHELET Jules, *L'oiseau*, Paris, Hachette, 1856, p. 30.

2. ROLLAND Romain, *Colas Breugnon* (1919), Paris, Albin Michel, 1949, p. 21

3. ROLLAND Romain, *Le Voyage intérieur*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 185.

4. ROLLAND Romain, *Chère Sofia*, Choix de lettres à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, II (1909-1932), « Cahiers Romain Rolland », Cahier 11, Paris, Albin Michel, 1960, p. 281.

L'église, le cimetière ont gardé là-bas dans ce vieux pays qui s'éteint un caractère de douceur noble et familiale, une simplicité rustique et antique. Nous l'avons laissée au milieu de la campagne fleurie et des *alouettes* (je souligne, J. L.) qui montaient en chantant au-dessus de tombes⁵. » Un lien très fort semble s'établir dès lors entre Clamecy, sa mère, qui jamais ne surmonta la disparition de sa première fille, Madeleine, et l'alouette.

Quand il revient à Clamecy, le 29 mai 1921, Rolland fait une confidence à son ami Alphonse de Châteaubriant. Son jugement est sévère, il ne retrouve plus le Clamecy du *Colas Breugnon* de son enfance : « Il ne reste que la coque ; la bête est morte. "Bonhomme ne vit plus encore". » « Pour moi – ajoute-t-il – qui ne viens plus ici que pour le petit carré de terre fleuri de pervenches et de reines marguerites, où dort ma propre maman, tout ce pays n'est plus qu'un champ de repos, sur lequel les rossignols et les *alouettes* (je souligne, J.L.) chantent... Comme ils chantent ! Jour et nuit. Ce sont des semaines de fièvre de la nature. » Rolland, sensible dans une certaine mesure aux origines supposées aristocratiques de son ami, renie sa terre natale : « Je ne m'établirai pas ici dans cette race fainéante, pesamment endormie. Je suis « comme le curé Chamaille. J'aime bien cette terre, mais je lui voudrais d'autres paroissiens⁶. »

Quand il quitte Clamecy après une rapide visite en 1929 il confie à son journal ce qui lui reste aujourd'hui de son pays natal : « Je fuis en auto. Je ferme les yeux, pour n'emporter du petit pays qu'au-dessus d'une tombe, les chants d'alouettes⁷. » Une lettre à son amie Jeanne Mortier du 19 juin 1929 montre d'ailleurs que Rolland a bien perçu la valeur symbolique et toute personnelle qu'il accordait à ces gardiennes aériennes des cimetières : « Ce ne sont pas des hirondelles qui m'ont accueilli à Clamecy, mais les alouettes de Christophe et de Colas, mes chers oiseaux. Bien qu'ils voyagent comme les autres, ils me semblent du sol (et du ciel) de chez nous plus que les autres. C'est eux que j'aime le mieux de mon pays⁸. »

C'est prophétiquement qu'apparaissent dans *Jean-Christophe* – dans la partie « Dans la maison », publiée en 1909⁹ – des « oiseaux qui chantaient », lors de la mort de Louisa, la mère du musicien, annonciatrices à leur manière des alouettes qui chanteront en 1919.

*

En fait, comme souvent quand il est question de psychologie, une certaine ambivalence s'attache aux deux éléments souvent associés que sont l'alouette et le sillon. Le sillon, par exemple, renvoie à l'héritage des ancêtres, au travail qu'ils ont accompli avec persévérance. Il a la positivité du devoir accompli. Il est aussi associé à l'enterrement. Ajoutons que le sillon évoque aussi les voies toutes tracées qu'impose la société, la contrainte de la ligne droite, alors que, pour Rolland, la marche naturelle de l'humanité est un lent mouvement d'ascension en spirale et de libération progressive.

C'est notamment à l'image du sillon que Rolland songe dans *Le Voyage intérieur* quand il entreprend de décrire les apports des deux familles dont il est issu (les Rolland du côté paternel, les Courot, du côté maternel) et dont il a recueilli les vertus, les valeurs et les tempéraments opposés : « Mais, de la double race qui, patiente, creusait son sillon dans la terre amarante ou tondait de sa langue l'herbe humide, arrosée par les rivières couleur de saule jaillirent deux révoltés, deux flammes de l'esprit ou du cœur – le bisaïeul Boniard et celle qui m'enfanta¹⁰. » La terre « amarante », autrement dit rouge, et synonyme d'éternité¹¹.

Quant à l'alouette, si elle semble incarner ce mouvement irrésistible d'ascension et d'envol, cette aspiration vers le haut, elle est aussi celle qui enterre dans la terre le grain de feu, comme si elle était Marie-Madeleine, celle qui annonce la résurrection au plus profond de l'hiver. L'Annonciatrice, avons-nous dit, en référence aussi à la quatrième partie de *L'Âme enchantée*.

L'alouette fait ainsi une apparition significative dans *Le Voyage intérieur*, lors de ce que Rolland appelle sa « troisième révélation », le « troisième éclair ». Dans un train bloqué dans un tunnel par un accident, craignant la mort, il « songe » et fait l'expérience libératrice de la fusion panthéiste avec la nature : « Et ce fut comme si le tunnel s'ouvrait. Je voyais au-dessus les champs dans le soleil, les luzernes ondulantes, les *alouettes* (je souligne, J. L.) qui montaient. » C'est un cri d'allégresse qu'intérieurement Rolland fait entendre, et ce cri silencieux aura d'autant plus de portée que le jeune homme retrouvera la même expérience chez Tolstoï, dans *Guerre et paix*, avec l'illumination de Pierre prisonnier des Français, : « Pierre plongea son regard dans le firmament nocturne. – "Et tout cela est à moi, (...) tout cela est en moi, tout cela c'est moi". » Cette ex-

5. *Op. cit.*, p. 282 et suiv.

6. ROLLAND Romain, *L'Un et l'autre. II. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944)*, « Cahiers Romain Rolland », Cahier 30, préface et annotations par L.-A. Maugendre, Paris, Albin Michel, 1996.

7. ROLLAND Romain, *Voyages en Bourgogne (1913-1937)*, textes édités par Bernard Duchatelet, illustrés par Martine Liégeois, « Sociétés », Éditions Universitaires de Dijon, 2019, p. 48.

8. ROLLAND Romain, *Voyages en Bourgogne (1913-1937)*, *op. cit.*, p. 49.

9. Romain, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 1012 et 1118 (allusion à des « cailles »...).

10. ROLLAND Romain Rolland évoque dans *Le Voyage intérieur* à la fois son ancêtre Boniard – « l'homme de la Révolution », « grand mangeur de livres et buveur assoiffé d'expériences » – et sa mère, révoltée toute sa vie par la perte de sa première fille Madeleine à trois ans. Cf. Romain Rolland, *Le Voyage intérieur*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 84 et suiv.

11. Rolland parle de la « terre rouge ».

périence des liens entre soi et la Nature, entre l'individu et le cosmos, qui rend dérisoires les angoisses humaines, va accompagner Rolland tout au long du « voyage de la vie » : « Ma chair frémissait (...) de passions contraires, de désir, de dégoût, de douleur, de colère, de peur. – Mais j'étais "les champs et bois inondés de lumière", et les alouettes qui montent vers le ciel, et la paix¹². »

Cette alouette, nous la retrouvons dans un contexte bien différent, mais tout aussi révélateur, chez Claudel, dans le célèbre prologue de *L'Annonce faite à Marie*. L'allitération alouette-alléluia se met au service de la « terre chrétienne », alors que « la terre amarante » des champs chez Rolland, demeure résolument panthéiste.

VIOLAINE *lève le doigt au ciel* : « Homme de la ville, écoutez ! Entendez-vous tout la haut cette petite âme qui chante ?

PIERRE DE CRAON : C'est l'alouette.

VIOLAINE. – C'est l'alouette, alléluia !

L'alouette de la terre chrétienne, alléluia, alléluia ! L'entendez-vous qui crie quatre fois de suite hi ! hi ! hi ! hi plus haut, plus haute.

La voyez-vous les ailes étendues, la petite croix véhémente comme les séraphins qui ne sont qu'ailes sans aucuns pieds et une voix perçante devant le trône de Dieu¹³ ? »

Claudel a gardé profond en lui le souvenir des champs

labourés du Tardenois, comme Rolland a conservé à Paris la nostalgie des paysages nivernais, mais si cette expérience commune de la nature et des champs labourés a pu les rapprocher, a pu faciliter leur amitié retrouvée pendant la guerre, on mesure aussi toute la différence qu'il y a entre un envol plein d'exaltation pour le futur et une alouette qui, dans une certaine mesure, est déjà au ciel dont elle célèbre la divine et immobile splendeur.

Pour Claudel l'alouette est l'équivalent d'un séraphin, c'est-à-dire un ange ; pour Rolland c'est la fragile Glodie de *Colas Breugnon*, oiseau fragile qui survit par miracle à l'attaque du croup. C'est aussi sans doute, comme Rolland l'explique dans *Le Voyage intérieur*, le souvenir jamais effacé de cette petite sœur Madeleine, disparue à trois ans, qui a marqué à jamais sa mère et lui-même. Le chant de l'alouette, triste et glorieux.

juin 2020

Jean Lacoste est philosophe et germaniste. Auteur de plusieurs ouvrages sur Goethe, il a également traduit Nietzsche et Walter Benjamin. Auteur de nombreux travaux sur Romain Rolland il a notamment établi l'édition du Journal de Vézelay 1938-1944 chez Bartillat (2012). Chez ce même éditeur il a présenté la réédition de deux biographies de Romain Rolland : Vie de Beethoven (2015 et 2019) et Vie de Michel-Ange (2017)

12. ROLLAND Romain, *Le Voyage intérieur*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 55 et suiv.

13. CLAUDEL Paul, *Théâtre*.II, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 2011, p. 778.266.